



LE JOUR DE L'AN EN AFRIQUE.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

« Assez de millions !

« Nous n'en voulons plus.

— Je vois que vous êtes très-décidés, reprit M. de Lincourt, mais comme vous ne voudriez pas, j'en suis certain, peser sur la volonté de ceux d'entre vous qui ne partageraient pas l'avis du plus grand nombre, nous allons voter.

« Ecoutez-moi bien : que ceux qui se trouvent assez riches et qui désirent abandonner l'exploitation lèvent la main. »

Toutes les mains se levèrent aussitôt.

— Bien, fit le comte.

« Maintenant passons à la contre épreuve.

« Que ceux qui veulent continuer l'exploitation lèvent la main. »

Pas une main ne se leva.

Habituellement calme, froid, réservé, le comte se montrait tout à coup follement joyeux ; il ne faisait aucun effort pour cacher son émotion ; il laissait voir tout le plaisir qu'il éprouvait.

Le rire aux lèvres et le geste brusque, il articulaient des mots sans suite, de phrases incompréhensibles.

Puis élevant la voix et s'adressant aux trappeurs :

— Messieurs, dit-il avant de quitter cette terre, avant de nous séparer, je vous propose de fêter l'heureuse issue de notre expédition.

« Demain nous nous réunirons tous autour de la même table, et notre repas sera le dernier que nous prendons en commun.

« Préparez la salle à manger dès maintenant.

Puis, il se mit immédiatement à faire la répartition des bénéfices attribués au personnel de la caravane.

Il distribua les chèques, lettres de change et traites diverses à chaque intéressé et se trouva ainsi débarrassé de toute responsabilité vis-à-vis de sa troupe.

Le lendemain matin, tout était préparé pour la fête qui devait réunir une dernière fois tous les membres de la caravane.

Les cuisines marchaient grand train.

Les tables étaient dressées avec un luxe inaccoutumés.

Deux des navires abondamment pourvus de vivres et de vins avaient positivement été mis au pillage.

— Quel luxe ! s'exclamaient les trappeurs. Quelle noce !

« En voilà du liquide et de la mangeaille.

Et tout en faisant maintes réflexions de cette nature, ils allaient et venaient affairés et mettant la dernière main aux apprêts.

Mais bientôt la voix de Grandmoreau, dominant tous les bruits, lança un commandement.

Alors toute la troupe se rassembla, se forma en compagnies et se dirigea du côté du pont suspendu.

Là elle s'arrêta, attendant l'arrivée de M. de Lincourt et de ses amis qu'une sentinelle avait signalés.

Les trappeurs accueillirent leur chef par de bruyants vivats.

Le comte, ayant répondu par quelques mots d'amitié à la manifestation de sa troupe, se dirigea vers le camp.

Là chacun prit place selon son rang.

Sans-Nez et Bouléreau, qui s'étaient faits commissaires-ordonnateurs de la fête, conduisirent leur chef à la table qu'il devait occuper avec ses amis et les lieutenants de la caravane.

Quand tout le monde eut pris place, quand M. de Lincourt eut terminé les présentations d'usage, il demanda la permission de s'éloigner un moment en disant :

— Dans quelques minutes, je suis à vous.

On le vit disparaître dans l'intérieur de sa tente et en ressortir presque aussitôt.

Mais il n'était plus seul.

La reine, vêtue de ce costume moitié européen, moitié indien que l'on connaît, marchait à côté de lui, gracieusement appuyée sur son bras.

Toujours admirablement belle, la sœur de l'Aigle-Bleu n'était plus la femme hautaine, fière et dédaigneuse d'autrefois.

Ce n'était plus la reine guerrière d'une peuplade de Peaux-Rouges.

L'amour et le bonheur l'avaient transformée.

Sa beauté incomparable, tout en conservant un certain caractère d'étrangeté sauvage, s'était en quelque sorte modifiée.

Toute apparence de rudesse avait disparu pour faire place à la grâce et à la douceur.

Cependant le comte, arrivé près de ses

amis, prit la main de la reine et dit simplement :

— Messieurs, je vous présente madame la comtesse de Lincourt.

Nous nous abstenons de décrire le repas auquel la caravane fit largement honneur.

Le repas était complètement terminé quand Grandmoreau, grave et solennel, demanda la parole ; et se tournant vers le comte, il lui dit brusquement.

— Monsieur le comte, j'ai une faveur à vous demander. Il me semble que vous ne devez pas abandonner notre exploitation sans anéantir la source où nous avons puisé tant qu'il nous a plu.

M. de Lincourt fronça les sourcils en demandant au Trappeur :

— Pourquoi cette destruction ?

— Parce que mon Secret ne doit pas faire la fortune de John Huggs et de ses pirates, répondit Grandmoreau avec une froide résolution.

« Parce que j'ai failli être brûlé par ces brigands, cent fois plus féroces et plus lâches qu'un loup de prairie.

« Parce que Tête-de-Bison le Trappeur a le droit de détruire le Nid-de-l'Aigle comme vous avez le droit de disposer de la chose qui vous appartient.

— Mon cher Trappeur, insista le comte, nous sommes hors de danger : ne devons-nous pas raisonnablement oublier les misères, des dangers passés et ceux qui en ont été la cause ?

« Que nous importe, après tout, que ce soient les pirates ou d'autres qui vivent de nos restes ?

« Je puis d'ailleurs, si tu y tiens, faire des démarches auprès du gouvernement des États-Unis pour qu'il prenne ou fasse prendre possession du Nid-de-l'Aigle et de tous les terrains qui nous ont été concédés. »

Grandmoreau secoua la tête avec mauvaise humeur et devint brutalement énergique.

— Je ne veux rien de tout cela ! s'écria-t-il.

« C'est la vengeance qu'il me faut.

« Trois mille pirates sont là dans la montagne, cachés dans les ravins, à une portée de carabine.

« Ils ne toucheront pas à mon secret.

« Je veux anéantir d'un seul coup toute cette vermine.

« Je veux la mort de l'assassin John Huggs.

« Je veux la mort de l'empoisonneur la Couleuvre. »

Les trappeurs qui écoutaient Grandmoreau leur maître à tons avec une véritable déférence ne dissimulèrent pas leur satisfaction de l'entendre parler ainsi.

Ils avaient comme lui une haine profonde pour tout ce qui était pirate, et ils trouvèrent que Tête-de-Bison avait raison de penser à tirer vengeance de John Huggs et de sa bande si considérablement augmentée.

Sable-Avide, qui n'était pas complètement gris, n'avait pas oublié l'empoisonnement en en masse de ses Indiens.

Il s'approcha de Grandmoreau et lui sera la main en disant :

— Mon frère a bien parlé.

« La Couleuvre doit mourir, car il a tué mes braves guerriers.

— Il mourra, lui et les autres, murmura sourdement le trappeur.

M. de Lincourt, qui depuis quelques instants paraissait réfléchir profondément, releva brusquement la tête.

— Grandmoreau, dit-il, je te comprends et je t'approuve.

« Dans notre situation, nous devons punir